Marcelin Pleynet

Chronique vénitienne

roman

L'INFINI

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

PROVISOIRES AMANTS DES NÈGRES, Seuil, 1962.

PAYSAGES EN DEUX suivi de LES LIGNES DE LA PROSE, coll. « Tel Quel », Seuil, 1963.

COMME, coll. « Tel Quel », Seuil, 1964.

LAUTRÉAMONT, coll. « Écrivains de toujours », Seuil, 1967.

L'ENSEIGNEMENT DE LA PEINTURE, coll. « Tel Quel », Seuil, 1971.

STANZE, Chants I à IV, coll. « Tel Quel », Seuil, 1973.

ART ET LITTÉRATURE, coll. « Tel Quel », Seuil, 1977.

SYSTÈME DE LA PEINTURE, coll. « Point », Seuil, 1977.

SITUATION DE L'ART MODERNE : PARIS-NEW YORK, Chêne, 1978.

TRANSCULTURE, coll. « 10/18 », Bourgois, 1979.

LE VOYAGE EN CHINE, coll. « POL », Hachette, 1980.

RIME, coll. « Tel Quel », Seuil, 1981.

SPIRITO PEREGRINO, coll. « POL », Hachette, 1981.

L'AMOUR, coll. « POL », Hachette, 1982.

LES TROIS LIVRES, Seuil, 1984.

FRAGMENTS DU CHŒUR, coll. « L'Infini », Denoël, 1984.

L'AMOUR VÉNITIEN, Carte blanche, 1984.

GIOTTO, Hazan, 1985.

PRISE D'OTAGE, coll. « L'Infini », Denoël, 1986.

LES ÉTATS-UNIS DE LA PEINTURE, coll. « Fiction & Cie », Seuil, 1986.

PLAISIR À LA TEMPÊTE, Carte blanche, 1987.

LE JOUR ET L'HEURE, coll. « Carnets », Plon, 1989.

MOTHERWELL, Papierski, 1989.

LES MODERNES ET LA TRADITION, coll. « L'Infini » Gallimard, 1990.

GIORGIONE ET LES DEUX VÉNUS, Maeght, 1991.

LA VIE À DEUX OU TROIS, Gallimard, 1992.

MATISSE, coll. « Folio essais » n° 215, Gallimard, 1993.

Suite des œuvres de Marcelin Pleynet en fin de volume

Extrait de la publication

L'Infini

Collection dirigée
par Philippe Sollers

Extrait de la publication

Extrait de la publication

MARCELIN PLEYNET

CHRONIQUE VÉNITIENNE

roman

nrf

GALLIMARD

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
vingt exemplaires sur vélin pur fil
des papeteries Malmenayde numérotés de 1 *à* 20.

© Éditions Gallimard, 2010.

« Voici, j'ai ouvert devant toi une porte que nul ne peut fermer. »

Apocalypse de Jean, III. 8.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

I

Automne 2007

SAN FRANCESCO DELLA VIGNA. L'Arc et la Lyre

Un voyage, une traversée… Combien de fois déjà, ce passage, cette traversée, cette certitude ? Cette vision à travers les écrans… Cette présence à moi-même vivant de l'autre côté.

Nous ne pensons pas de la même façon si nous descendons, comme habituellement, un escalier ou si brusquement nous manquons une marche.

Nietzsche : « La relation du cerveau et du pied en une seule personne qui trébuche… » (*Le Gai savoir*, livre XII).

J'ai le sentiment de m'être très tôt trouvé engagé dans cette intrigue hasardeuse et risquée où la vie se joue en une fraction de seconde.

Extrait de la publication

À la naissance aussi sans aucun doute.

« Une telle connexion de pensée n'est pas plus extraordinaire que la relation du cerveau et du pied chez une seule et même personne qui trébuche. »

Avant comme après mon accident, c'est une certitude, la chance se joue en une fraction de seconde… La naissance, la chance dans son incarnation… en une fraction de seconde…

« Je ne connais pas d'autre grâce que celle d'être né, un esprit impartial la trouve complète », écrit Lautréamont, et justement dans *Poésies*.

Une marche manque… la chance est accueillie avec faveur et je rends grâce à la vie.

Combien de fois… Combien de fois suis-je né ? Je rends grâce au nom que je porte dans les accidents et les hasards heureux de sa musicalité… Un nom dans son intrigue musicale… Il vise la plénitude en sa naissance, le don des langues en son théâtre... dans son jeu…

Le jeu de la chance en sa parole, en son théâtre incarné. Pleynet : *play* né.

C'est nous qui recommençons à chanter de manière native et sans artifice, du fond de notre propre source.

Accidents…

Une première fois entre Paris et Chartres… J'ai tout juste dix-huit ans sur ce ruban de route qui traverse la Beauce. La moto glisse sur une tache d'huile, elle se couche. Je la vois qui file devant moi, tandis que le camion qui vient nous recouvre et nous dépasse l'un et l'autre. Il s'arrête… Le chauffeur en descend. Il m'aide à me relever. Un peu tremblant : *Indemne*…

Le ciel qui, jusqu'à l'horizon, couvre les blés, est d'un silence et d'un bleu de cendre éblouissant… Je ne sais pas ce que je viens de vivre, mais le cœur y est.

Sans doute la mort n'est-elle ici que la cause occasionnelle…

.....

Le jeu, cette fois, n'est pas moins brutal… Après cet accident, d'autres suivront… Il faut considérer un corps que la vie vient de quitter…

Un vide sans nom… longuement. Nous nous sommes tant aimés ! Une douleur sans vie. Et la mort change devant le corps sans vie, qui ne veut rien savoir… Ma seule étoile est morte, mais elle brille encore… à des années lumière.

Extrait de la publication

Je pense très vite à ce que je vois… à ce corps qui, par ses actes, a déjà jugé lui-même l'intrigue, les ouvertures du vivant dans sa patrie… L'air que je respire…

Giacometti en fit l'expérience : « Ce n'était plus une tête vivante, mais un objet que je regardais comme n'importe quel autre objet, comme quelque chose de vif et de mort simultanément. Je poussais un cri de terreur, comme si je venais de franchir un seuil, comme si j'entrais dans un monde jamais vu… »

Dans cette chambre mortuaire une seule respiration, la mienne. En un seul acte qui juge et qui aime. Et le souffle passe bien avant. Il porte ce qu'il aime. Il en est porté.

La mort de mon père… L'accident très ancien jugé, vécu, et l'héritage… Toute une vie déployée au-delà… Consubstantiellement sans mort, le grand, l'infini dialogue du vivant dans son nom mis debout, déployé au-delà…

J'aurais tout appris une fois de plus… Où étais-je cette année-là ?

Extrait de la publication

L'exode… Immédiatement, nous quittons Paris… Sur les routes, dans une mauvaise voiture, suivant le troupeau livré à lui-même… Le ciel d'été menaçant… l'aviation allemande… Nous nous réfugions dans les champs, à la lisière d'une maigre forêt.

La sensibilité… la sensualité découverte à cent pour cent… le corps pense vite. La tête suit, comme elle peut… Le jamais-vu.

Le ciel menaçant. La campagne le long des routes. La chaleur, l'odeur de la terre, des herbes… Caché, la tête enfoncée dans l'humus… Je ne sais pas. La peur peut-être. Ils ont tous peur.

La peur accompagne pour moi ce nouveau jeu. Je traverse leur peur. J'invente. Sans le savoir j'accomplis mon propre exode. C'est un jeu… Je ne connais pas la peur.

Alors le corps meurtri est une pensée vigilante. Sa capacité de distinguer, de comparer, de créer, d'organiser et d'être organisé, est encore plus grande lorsqu'il est moins maître de lui. Je vis, depuis toujours, dans ce rapport de totale dépendance, dans cette intimité avec les éléments qui constituent le ton fondamental de mon caractère.

Dans le bruit assourdissant, dans le crépitement des mitrailleuses… Un événement : le silence se creuse… Nous

courons… Je bute sur le corps d'un homme couché dans l'herbe… C'est plein de sang…

Je lui dois beaucoup à ce corps… dans ses dons, dans sa partition. Car selon que chacun détient l'ordre d'association propre à son corps, le sens surgit… Je lui dois beaucoup… Il faudrait préciser ce que ça veut dire…

Sur le chemin, une fois de plus à la porte du ciel… « Au matin j'avais le regard si perdu et la contenance si morte, que ceux que j'ai rencontrés *ne m'ont peut-être pas vu*. »

Il faut du temps.

Savais-je lire avant de connaître l'alphabet ? L'alpha et l'oméga : rayon violet… Raison violette : le rire.

Raison : lorsqu'elle est moins maîtresse d'elle-même, c'est un parfum… Le bouquet de violettes que Manet, dans ce rapport d'indépendance, offre à Berthe Morisot, arrière-petite-nièce de Fragonard… Je le vois.

Il faut savoir aimer. Il faut aimer ce savoir. Portrait de Berthe Morisot : *Le Balcon*, par Manet : un savoir peint.

Extrait de la publication

C'est au regard de ce qui vient en présence à l'esprit des hommes que la pénétration s'accroît dans l'intelligence du ressentir.

J'ai six ans. Cet exode, ce n'est pas ma première sortie…

Pour mon bonheur, je suis d'abord sorti à l'intérieur, les yeux fermés.

C'est une sensation physique… Corps physique de la pensée… le monde perçu physiquement de l'intérieur… Corps physique du monde identifié.

Ai-je assez joui de cette liberté qui n'a pas à dire son nom ? De la vie à l'écoute comme une grande oreille dans l'ouverture de l'horizon et du monde.

Ma chance. J'ai été cet enfant silencieux et que l'on disait renfermé… Et pourtant pas même fermé à leur misère. Le moindre retrait, la plus étroite proximité me sont un horizon, et j'en jouis sans réserve comme d'un océan ou d'un désert. Rien n'a changé de la légèreté et de la lourdeur du monde.

Extrait de la publication

J'étais, je suis, je reste vigilant. En veille. Je reste… dans cette veille le souverain bien m'est confiance et intrépidité.

Faut-il répondre à la douleur ? Faut-il répondre au deuil ? Faut-il répondre à l'accident ? L'accident est d'abord une opération… Il répond de lui-même. La réponse est à la mesure de l'accident. Il surprend. Elle éveille. Elle déstabilise.

Cette fois c'est, je le sais, une folie pour la pensée humaine…

J'avais devant moi une porte que personne ne peut fermer…

Je regardais les gens et, tout à coup, par contraste, je vis un spectacle que je n'avais jamais vu. C'était fantastique. Le jamais-vu, c'était la réalité autour de moi, et non ce qui se passait sur l'écran !

Quand je sortis sur le boulevard Montparnasse… toute l'armature, tout le squelette… comme une radiographie d'ombre et de lumière : le Dôme, le Sélect, le cinéma… Dressé, le Balzac de Rodin… à l'angle du boulevard Montparnasse et du boulevard Raspail… Une sculpture qui fait

étrangement débat à la fin du XIXe siècle, et que Cézanne s'employa avec quelques autres à défendre.

À la tombée du jour les passantes pressées, l'éclairage entre chien et loup… Une transformation complète de la réalité, merveilleuse, étonnamment proche…une porte ouverte, une terre inconnue, un continent dont nul n'embrasse les limites… un infini, un au-delà de toutes les contrées… un monde si opulent en richesses dépaysantes, problématiques, terribles et divines que notre curiosité, tout autant que notre soif de possession s'en trouvent transportées…

La musique en chair, là, en vif, en trait, une pointe… les corps à musique… des idées… Il n'y a rien dans les livres…

Nouveau théâtre des opérations à longue portée. Un théâtre dont je suis l'auteur, l'acteur… l'agent secret… Une porte ouverte dans la sphère… une chance sans mesure… Vaste théâtre en présence… Je sais lire… poésie, peinture, musique ouvrent pour moi un autre monde romanesque en tout point, où rien ne manque… J'en ai la conviction… je trouverai le lieu…

Abondance, force de l'instant.

Extrait de la publication

II

J'ai quitté Paris pour Venise après avoir établi l'impression du double numéro anthologique, 101-102 de *L'Infini* : 1983-2008.

Vingt-cinq ans, et plus encore… C'était hier — hier. Aujourd'hui… à l'instant.

Il y a plus de cinquante ans que je travaille sur ces rives… Philippe Sollers, qui publie ses mémoires, *Un vrai roman* (une traduction en chinois est en cours) témoigne de mon invisibilité… Agent secret d'une guerre secrète… telle quelle, infinie en effet, en vérité…

L'Infini secrètement en acte dans *Tel Quel* — « tel quel » agent secret, secrètement en acte à *L'Infini*…

Tandis qu'autour de moi, le monde s'éteint dans l'opinion sans autre conviction mortifère que celle de l'opposition la plus complaisamment marquée d'un découpage

Extrait de la publication

viscéral où les angoisses de la nuit sexuelle (où tous les chats sont gris) tiennent lieu d'existence technique…

Comme s'il fallait une scène primitive de l'asservissement sexuel !

Ça ne date pas d'hier… deux programmes de vérité…

Ils ne veulent pas savoir combien le différent concorde avec lui-même, il est une harmonie de forces contre-tendues, comme l'arc et la lyre… Une guerre secrète, une conviction, une unité d'oppositions partagées…

Dans la visée de son *Paradis* et de *Une vie divine*, Sollers déclare, en ouverture du premier numéro de la revue *L'Infini* : « La question est celle de l'infini. De l'approche de cette question dépendent toutes les formes et toutes les transformations à l'intérieur de ces formes. L'expérience de l'infini, c'est cela que rassemblent toutes les subordonnées… et, par conséquent c'est tout à fait différent selon qu'on inscrit, ou non, le chiffre de l'infini dans le langage. Il y a un abîme entre se placer par rapport à un infini externe et être en train de parler dans l'infini lui-même. »

Une harmonie de forces contre-tendues dans l'accident, la surprise, l'étonnement… L'arc et la lyre…

Extrait de la publication

Achevé d'imprimer
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 2 mars 2010.
Dépôt légal : mars 2010.
Numéro d'imprimeur : 75510.

ISBN 978-2-07-012862-4/Imprimé en France

173506

Extrait de la publication

Chronique vénitienne Marcellin Pleynet

Cette édition électronique du livre *Chronique vénitienne*
de *Marcellin Pleynet*
a été réalisée le 15/03/2010 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer le 2 mars 2010 par l'imprimerie Floch à Mayenne
(ISBN : 9782070128624)
Code Sodis : N43142 - ISBN : 9782072406362
Numéro d'édition : 173506

Extrait de la publication